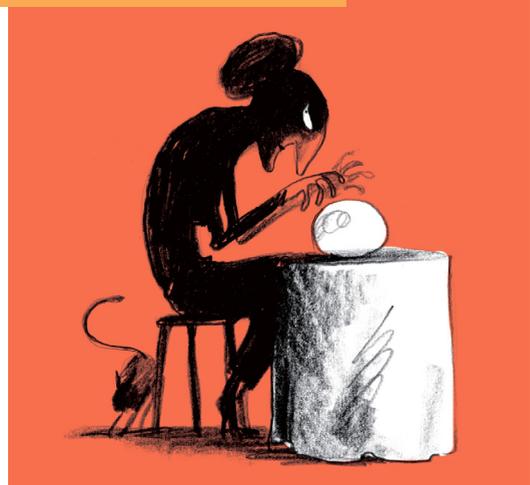


Une nouvelle écrite en cadavre exquis,  
avec Joy Sorman sur [air.laclass.com](http://air.laclass.com)



# Sortilèges

édité par Joy Sorman  
2015





# Sortilèges



---

*Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.*

---



## **Prologue** \_\_\_\_\_ p. 7

écrit par Joy Sorman

## **Chapitre 1** \_\_\_\_\_ p. 11

écrit par Joy Sorman

## **Chapitre 2** \_\_\_\_\_ p. 17

écrit par les 3<sup>è</sup> de Myriam Bouzid et Catherine Godard,  
Collège Victor Grignard, Lyon 8<sup>è</sup>

## **Chapitre 3** \_\_\_\_\_ p. 25

écrit par les 3<sup>è</sup> d'Estelle Pianese et Emmanuelle Klimas,  
Collège Jacques Cœur, Lentilly

## **Chapitre 4** \_\_\_\_\_ p. 29

écrit par la 3<sup>è</sup> professionnelle de Cécile Mansour et Sophie  
Dangleant du Lycée André Cuzin, Caluire-et-Cuire

## **Chapitre 5** \_\_\_\_\_ p. 33

écrit par les 4<sup>è</sup> de Sophie Cernin et Virginie Pays,  
Collège Jean-Claude Ruet, Villié Morgon





# Prologue

Joy Sorman

---

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composté six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée — alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés — six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt — leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs — mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en

une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.  
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou  
répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et  
même en chasseurs de prime.



# I. Six Femmes

Joy Sorman

---

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages même ment pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit ; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lestée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes —et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir : intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux —signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence léthal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babil rauque à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome —une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre ? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

## 2. Cortège vers le Nord

3<sup>e</sup> du Collège Victor Grignard

---

Je prends un *Velo'V* qui se trouve près du terminus où nous sommes descendus. La première femme commence à pédaler en direction du nord, puis les autres la suivent une par une. On dirait un cortège. Il n'y a pas un bruit. Une question me tracasse : pourquoi le nord de Lyon ? Qu'y a-t-il de si important pour que six femmes se rendent là-bas ? Autour, il n'y a plus que des petites villes et des champs. Tout se chamboule dans ma tête. Ça ne me ressemble pas, de suivre des femmes. Qu'est-ce qu'elles ont de si mystérieux, après tout ? D'accord, elles ont un air impérial, mais là, maintenant... seul... sur un vélo... À rouler derrière elles, je me sens idiot. Et un peu effrayé aussi...

Il n'y a plus que quelques réverbères. Je ne vois pas grand-chose. Et puis je décide de continuer. La nuit est épaisse, obscure et profonde. On est maintenant sortis du bourg et elles s'engagent sur un chemin qui part vers la gauche.

Un panneau indique le Vieux Fort. On finit par arriver dans des champs. La ville est maintenant loin derrière nous. Elles empruntent des chemins de terre, de plus en plus étroits et boueux, gardant difficilement le contrôle de leurs vélos. Je décide alors de laisser le mien et de continuer en marchant dans l'herbe pour ne pas faire de bruit, et pour ne pas salir mon survêtement *Adidas* tout neuf. Voulant rester dissimulé, j'évite les brindilles et je marche à petits pas. Comme elles roulent à la vitesse d'un piéton et que la boue les ralentit il n'est pas difficile de garder leur trace.

Vingt minutes plus tard, elles disparaissent dans un brouillard épais. Des masses grises opaques venant de toutes parts m'encerclent. Pris de panique, je sens mon cœur battre et un petit cri s'échappe de ma bouche. On arrive dans un vieux village, abandonné. Pas âme qui vive par ici. Je suis à une intersection. D'un côté, les maisons décrépies, de l'autre, le fort en ruines. Je ne sais pas où sont passées les six femmes. Cet endroit me fait froid dans le dos.

Je recule un peu et me cogne dans quelque chose de dur et lisse. En me retournant je ne vois pourtant rien d'autre qu'un bout de champ bordé d'arbres où le vent et les ombres de la lune à travers les nuages jouent sur les feuilles, comme s'ils cherchaient à me faire peur. Quand j'essaie d'avancer, je me heurte à nouveau contre ce drôle de mur invisible et je me fais juste mal au pied. Il y a ici quelque chose qui m'empêche de passer. Je longe cette chose pendant un bon moment mais il n'y a aucun passage. Le seul endroit où je peux aller est la rue vers le village et le Fort. En marchant dans cette direction, je sors mon portable pour l'utiliser comme lampe torche. En m'avançant je trébuche sur une marche d'escalier et je tombe et là, je jure un grand coup parce que mon pantalon de survêtement est trempé. Pourtant il ne me semblait pas qu'il y avait un escalier tout à l'heure.

J'arrive à une vieille maison portant au-dessus de la porte le numéro LXVI. Elle est plutôt grande. Des tuiles manquent au toit, des mauvaises herbes et des toiles d'araignée

s'agrippent à des murs fissurés de tous côtés. Par la fenêtre, je vois une ombre qui se faufile. Je décide d'entrer. Dès que j'ai poussé la porte et franchi le seuil, je vois par terre un livre intitulé *Atlas des îles abandonnées*. Un livre pas très grand, de la taille de ma main tout au plus, mais d'un jaune tellement éblouissant que je n'y vois plus rien.

J'ouvre le livre. Il est rempli de formules, comme en mathématiques, et de dessins bizarres, incompréhensibles. Il y a aussi, au coin de la quatrième page de couverture, des taches qui me donnent la chair de poule. Elles sont noires et forment quelque chose qui ressemble à une tête de mort. Mes mains sont moites sur la couverture lisse du livre ; je ressens à nouveau une légère angoisse. Ensuite il y a quelques symboles, écrits dans une drôle de langue. Du grec peut-être ? Par endroits ça ressemble plutôt à des hiéroglyphes de l'Égypte antique. Ce sont les premières idées qui me viennent à l'esprit. Je ne suis pas serein, de petits bruits surgissent de tous côtés. À ce moment, je sursaute comme jamais, à cause d'un étrange passant.

Que fait-il là ? Est-ce la silhouette entrevue tout à l'heure ? Par où est-il entré ? On dirait qu'il a surgi du noir, comme ça. Il me regarde d'une manière sournoise, comme s'il ne voulait pas que je sache qu'il me regarde. Il est vêtu d'un pull d'une couleur vive, proche de celle des fraises *Tagada*. Je porte un regard vers la droite à cause d'un autre de ces petits bruits et quand je me retourne, il a disparu. Mes genoux tremblent et je tombe, presque recroquevillé par terre, à cause de cette disparition soudaine. Qu'est-ce qui m'a pris, de m'engager dans cette histoire ?!

Il faut que je me lève. Je me redresse enfin et me replonge dans ce livre. Il y a un portrait de femme. Elle ressemble à la plus âgée des six femmes. Je regarde à nouveau le texte sous l'image. Je me concentre... Il faut que je sache qui elles sont ! Je dois comprendre... Et tout à coup, je sais ! Le livre dit que les femmes de ce peuple ont des dents en or et aussi une tache de naissance sur le front. Et tout à coup je réalise : j'ai compris ce charabia ! Comment est-ce possible ?

C'est quoi, ce livre qu'on dirait sorti du Louvre ? Comment ai-je réussi à décoder ces signes ? Et pourquoi la vieille a-t-elle son portrait dedans ? Ces femmes m'intriguent encore plus. J'ai l'impression d'avoir un lien avec elles, surtout avec celle aux cheveux bruns et aux yeux noisette. Mais je commence aussi à avoir froid et la peur refait surface. Je pourrais appeler la police ? Ils viendraient m'aider. Mon téléphone... Où est-il ? Il a dû tomber de ma poche dans l'escalier... Qu'est ce qui pourrait m'arriver de pire ? Je suis coincé ici dans la pénombre et la peur.

Je lève les yeux sur le grand hall. Des ombres s'approchent de moi. Les six femmes, dressées devant moi, me regardent d'un air majestueux. La plus vieille me demande alors dans un français impeccable :

« Que fais-tu ici ? »

Je mets du temps à répondre, je bégaye :

- Je... je me suis égaré. »

J'ai préféré mentir. On ne sait jamais. Ces femmes peuvent être dangereuses autant que bienveillantes. Elles me fixent

encore un bon moment puis l'une des plus jeunes hésite avant de me proposer de rester pour la nuit.

Je ne peux pas accepter ! Après tout, je ne les connais même pas.

« Avant d'accepter votre invitation, j'aimerais en savoir un peu plus sur vous.

- Et bien, tu apprendras à nous connaître demain. »

Je veux partir, tout de suite. Sous l'effet d'une décharge d'adrénaline, je fonce vers la porte d'entrée pour l'ouvrir mais elle reste bloquée. Je soupire, ça ne me surprend même pas. Je sens une présence derrière moi. La plus jeune, la fillette, celle qui doit voir six ans, s'est approchée. Elle me regarde avec un grand sourire :

« Où comptais-tu partir ? »

# 3. Perdu dans ma propre histoire

3<sup>e</sup> du Collège Jacques Cœur

---

Je me réveille. Je ne sais pas combien de temps a passé depuis mon dernier souvenir. Ma vision est trouble et je mets quelque temps à me rendre compte où je me trouve. Je regarde autour de moi. Comment est-ce possible? Je ne comprends pas : je suis dans les rues du Vieux Lyon. Le soleil vient de se lever, il doit être près de six heures du matin. Je déambule dans les rues pour retrouver mon chemin, des passants me regardent d'un air étrange, j'entends l'un d'entre eux murmurer : « sûrement un fou... »

Des bruits résonnent dans ma tête. C'est un mélange de grincements, de plaintes stridentes et de cris étouffés. Un sentiment de malaise et d'horreur m'envahit. Je cours, je veux rentrer chez moi. Je passe devant une vitrine et découvre mon reflet, tâché de sang et couvert de blessures dont le type et la taille varient. Pourquoi mes vêtements sont-ils déchirés? Je suis abasourdi, j'ai une dent en or, attachée à une chaîne autour du cou. Je ne sais pas ce qui s'est

passé : j'étais avec cette enfant et puis plus rien, un trou. J'arrive chez moi quelques minutes plus tard. J'ai besoin de comprendre. Appeler la police serait logique, mais personne ne comprendrait... Je me souviens alors de cette voyante qui habite dans ma rue. Elle peut sûrement m'aider. Elle m'ouvre la porte juste avant que je n'appuie sur la sonnette.

« Je savais que vous viendriez » me dit-elle.

Je n'ai pas besoin de lui poser de question, elle anticipe toutes mes paroles. Elle commence par m'expliquer que ces femmes sont dangereuses, et que je pourrais courir un risque en m'intéressant à elles. Mais ses yeux deviennent blancs, et une aura maléfique prend le contrôle de son corps. Elle change de voix et fait les mêmes gestes que la petite fille rencontrée : « Où comptais-tu partir ? Reste avec moi ! » Elle me fait comprendre que ces femmes m'ont entouré et agressé. Un énorme frisson me parcourt, son récit reste étrange, mystérieux et malgré la peur que je ressens inten-

sément, je veux savoir la suite...

Sa vision s'arrête ici, et elle m'explique que ces femmes seront dans une heure au Fort Saint Jean, au nord de Lyon. Je décide donc de m'y rendre, bien qu'elle me l'ait déconseillé.

Quand l'heure est venue, je suis devant le Fort, d'où proviennent les mêmes bruits étranges qui résonnaient dans ma tête lorsque je me suis réveillé...

## 4. Drôle de réveil

3<sup>e</sup> professionnelle du Lycée André Cuzin

---

Je vois la haute muraille dans une épaisse brume.  
J'ai l'esprit tout chamboulé. Je ne me rappelle plus de rien.  
Vite mon téléphone portable, je lis le dernier texto reçu :

« Attention Yuri, ta  
vie est en danger.  
Si tu veux t'en  
sortir, va voir une  
voyante, rue  
Saint Jean, à Lyon  
qui te diras qui tu  
es vraiment. »

J'entends au loin des cris, des plaintes. Une dent en or sur  
un collier oscille autour de mon cou. Je la regarde : un flash !  
Tout me revient : hier la médium m'a ensorcelé en me faisant  
boire une potion très puissante pour m'apprendre qui j'étais  
vraiment. Je sens que je trouverai les réponses à toutes mes  
questions, si j'ai le courage de franchir la porte de ce Fort.  
Je tente de la pousser, mais rien n'y fait. La serrure est en  
forme de dent, j'y introduis mon collier ...

Il s'emboîte parfaitement. Dans un faisceau de lumière, la porte s'ouvre. Je me retrouve dans un long couloir et vois passer la silhouette fantomatique d'une petite fille vêtue de blanc dont le visage me semble familier. Tandis que je continue ma progression, je vois une trappe. Je prends la décision d'explorer l'endroit où elle mène. Tout en descendant l'échelle qui conduit à une sorte de sous-sol sombre et humide, je songe à ce que je vais trouver en bas. Je sens un animal me frôler la jambe. Ça me dégoûte.

J'aperçois de nouveau la petite fille qui illumine les murs sur son passage. Elle s'éloigne en me regardant comme si elle me demandait de la suivre. J'ai l'impression qu'elle veut m'aider. Je la suis, brusquement marche sur une planche en équilibre et tombe dans le vide. Je me retrouve dans une salle devant trois portes massives : face à moi, sur ma gauche et sur ma droite. Je décide de prendre celle de droite mais tombe de nouveau dans le vide. J'atterris dans une petite pièce, il fait sombre et humide, seul un portillon au fond laisse passer un rayon de lumière.

Je m'approche et regarde par les interstices des planches mal jointes : la voyante que j'ai rencontrée la veille est assise dans une mare de sang. Elle pleure. Des gardes se jettent sur moi et nous enferment ensemble. Comment s'est-elle retrouvée ici ? Que les gardes lui ont-ils fait ? Elle sort sa boule de cristal et me montre ce qui s'est passé depuis hier. En m'ensorcelant, elle nous avait téléportés tous les deux, mais contrairement à moi elle s'est retrouvée à l'intérieur du Fort : zone interdite car on y garde des secrets d'État et des prisonniers dangereux. Les gardes l'avaient alors attrapée, insultée, battue et abandonnée dans ce cachot.

« Je me suis téléportée avec toi car je suis ta grand-mère. Je suis venue te protéger et te ramener dans ton peuple car tu es le chef de notre clan. Tu as été enlevé à ta naissance et ne sais rien de ta lignée. Avec les six femmes que tu as croisées dans le bus nous te recherchons. Il nous faut sortir d'ici. » Je place la dent dans la serrure. La porte s'ouvre dans un grincement horrible. Hébétés, nous nous retrouvons dans un *mobile home*, entourés de caméras qui nous surveillent.

# 5. Pris au piège ?

4<sup>e</sup> du Collège Jean-Claude Ruet

Je me dirige immédiatement vers les portes censées me conduire dans une nouvelle pièce, en vain : je me retrouve à chaque fois dans la pièce principale. J'ai alors le sentiment d'être une souris coincée dans un labyrinthe... Je panique totalement ! Face au calme apparent de la voyante je la questionne :

« Comment pouvez-vous rester de marbre dans une telle situation ?

- Je n'ai pas besoin de paniquer, je connais déjà l'issue... me répond-elle sereinement.

- Alors dites-moi ce qui va nous arriver !

- Ne soyez pas trop pressé... Vous le saurez très bientôt... Le compte à rebours a déjà commencé... »

Ces paroles ne me rassurent pas du tout, bien au contraire ! Soudain, des coups violents retentissent contre la porte par laquelle nous sommes entrés dans ce *mobil home*. Celle-ci s'ouvre avec fracas, et là, nous apercevons les six femmes.

L'une d'entre elles s'adresse aussitôt à la voyante : tu peux quitter cet endroit. Tu as rempli ta mission. Beau travail ! La porte se referme bientôt sur leur départ. Je suis à présent entièrement seul, coincé, avec ce désagréable sentiment d'être surveillé.

Est-ce le jour, est-ce la nuit ? Je ne sais plus rien. Aucun indice, à part le bruit obsédant des secondes qui s'égrènent sur un écran, en chiffres rouge sang. Plus que deux heures, cinquante et une minutes et quarante-huit secondes... avant quoi, d'ailleurs ?! Qu'est-ce qui m'attend ? Peut-être que la porte va s'ouvrir à nouveau pour me libérer moi aussi ? Il ne s'agit sûrement que d'une mauvaise blague, un de ces nouveaux programmes télévisés mettant les nerfs à rude épreuve. Il ne peut en être autrement ! Je ne vais pas mourir ici, cela n'a aucun sens !

Je pose à nouveau la main sur la poignée de la porte. À ce moment-là une sonnerie retentit, car le compteur n'affiche désormais qu'une seule heure : plus que soixante petites

minutes! Déjà? Je n'ai pas vu le temps passer. La panique s'empare de moi : ma respiration s'accélère, mon cœur tambourine dans ma poitrine, mes mains sont moites, j'ai l'impression d'étouffer...

Aucune fenêtre dans la pièce qui s'étend devant moi, le plafond est si bas, et semble s'abaisser progressivement, comme pour m'écraser. Dans cette pénombre, je ne distingue presque rien, mis à part des formes rectangulaires au sol : je tâtonne et sens du métal froid. Pourrait-il s'agir de coffres? Je m'accroupis, cherchant à trouver la poignée de l'un d'entre eux, afin de l'ouvrir. J'ai tant de mal à me concentrer à cause de ces tremblements nerveux qui s'emparent de mes membres. Je n'y arrive pas, car la serrure résiste.

C'est alors que je repense à l'ouverture de la serrure du Fort Saint Jean que j'ai réussi à débloquer grâce à mon pendentif en forme de dent encore accroché à mon cou. J'y parviens enfin au bout d'un temps qui me semble interminable. J'hésite à plonger une main à l'intérieur, de peur de ce que

je pourrai découvrir, mais la curiosité l'emporte sur mon angoisse. Mes doigts paraissent prisonniers de multiples fils, avec au bout quelque chose de dur, petit, pointu au bout et lisse : on dirait... Mais bien sûr ! Une DENT ! J'entreprends de fouiller le reste du coffre : il est rempli de colliers tous identiques à celui que je porte ! Je m'interroge : à qui appartiennent toutes ces dents ? Comment sont-elles arrivées jusqu'ici ? Qu'est-il arrivé à leur propriétaire... ?

Une sonnerie stridente retentit de nouveau marquant l'entrée des six femmes, avec derrière elles, tapie dans l'ombre, la voyante, le visage ensanglanté... Que s'est-il passé ? Elles l'ont torturée ? ! Je l'interroge du regard, et là, elle me répond par un large sourire découvrant un trou en plein milieu de sa mâchoire supérieure : il lui manque une de ses incisives ! Vais-je subir le même sort ? Que vont-elles faire de nous ? ! Pourquoi me regardent-elles fixement avec chacune un sourire aussi machiavélique ? J'ai l'horrible impression qu'elles se rapprochent de plus en plus, et que le cercle qu'elles forment se réduit, me paralysant.

Quelques heures plus tard, dans un bus, sept femmes attirent l'attention d'un passager... L'une d'elle dévoile un sourire étrange : l'une de ses incisives brille de mille feux, comme si elle était entièrement recouverte d'or. Fasciné, il décide de descendre au même arrêt que ces femmes, pour les suivre...

---

## Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

---

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT [laclasse.com](http://laclasse.com) au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur [air.laclasse.com](http://air.laclasse.com).

---

### Classe Culturelle Numérique sur [laclasse.com](http://laclasse.com)

*Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet, avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon*

*Site web : [air.laclasse.com](http://air.laclasse.com) développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon*

*Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet*

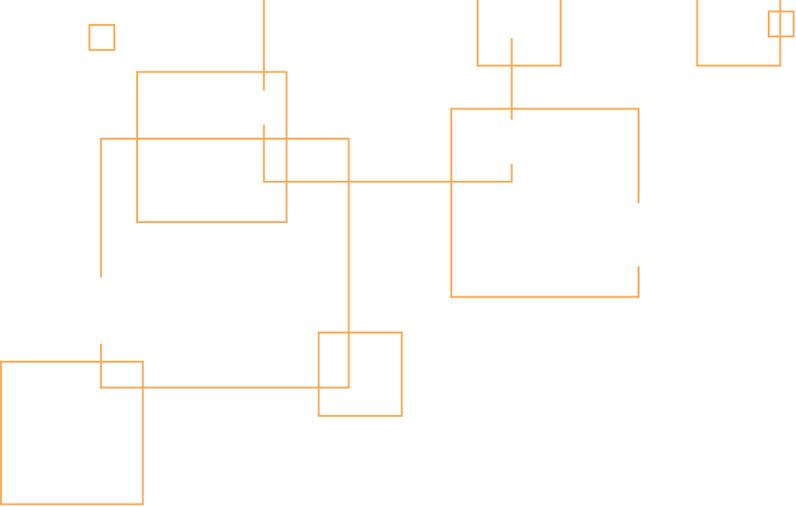
*Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon*

*Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet*

---

*Imprimé à la Villa Gillet, mai 2015*





Dans le bus qui le ramène chez lui, le héros de cette histoire est subjugué par six femmes aux dents en or. Il décide de suivre ces mystérieuses passagères, les perd de vue, se retrouve au seuil d'une vieille maison peuplée de spectres et de secrets. Poussant la porte, le héros perd tous ses repères et se voit emporté dans une succession d'aventures où l'on croitera une voyante aux allures de sorcière, un pendentif magique, des sortilèges et des mauvais sorts, et les ombres inquiétantes des six femmes du bus.



Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT *laclasse.com*, initiée par Erasmé, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet. En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône. Avec **Joy Sorman**, invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.